

Chloé Delaume
**Le cœur
synthétique**

roman

LE CŒUR
SYNTHÉTIQUE

Fiction & Cie



Chloé Delaume

LE CŒUR
SYNTHÉTIQUE

Seuil

57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

COLLECTION
«Fiction & Cie»
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

ISBN 978-2-02-142548-2

© Éditions du Seuil, août 2020

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com
www.fictionetcie.com

Une chambre à soi

Le cœur d'Adélaïde cogne douloureusement, comme s'il avait été frotté avec du papier de verre. Pour autant, elle sourit en défaisant ses cartons. Elle a son lieu à elle, la voilà autonome, ici sera son royaume, ce deux-pièces est parfait bien qu'il soit minuscule. Ce qui écorche son cœur, c'est l'effet du divorce, même si Adélaïde en est à l'origine. C'est dans le tribunal que ça a commencé, depuis ses ventricules n'arrêtent pas de peler. Adélaïde le sent et pense que son cœur mue, derniers lambeaux de l'amour qu'elle avait pour Élias. Dessous, une peau toute neuve, en attente d'autres émois. L'enveloppe se trouve à vif d'être mordue par le vide. Personne ne pense à elle et elle ne pense à personne, depuis l'âge de quinze ans, c'est la toute première fois. Jusqu'ici elle quittait un homme pour d'autres bras, Adélaïde, toujours, a été amoureuse. Ces sept dernières années d'Élias, jusqu'à ce que la routine lui use l'âme et les nerfs.

Adélaïde déballe ses affaires et s'étonne que toute sa vie tienne dans si peu d'espace. Elle a quarante-six ans et ne possède rien mis à part plein d'habits et sept bibliothèques. Des Billy d'Ikea, qu'elle orne de guirlandes, de papillons sous cadre, de babioles mexicaines, de lampions japonais. Une paire de stiletos trône entre deux Pléiade ; deux passions dans la vie : les livres et les chaussures. Dans son ancien appartement, Adélaïde avait une chambre d'amis qui lui tenait lieu de dressing. Un double salon, un coin lecture. Tout ça, elle le devait à Élias, qui en était propriétaire. Avec son seul salaire, Adélaïde peut louer 35 m² dans le 20^e arrondissement de Paris.

Elle a pris un lit de 1,20 mètre et le moins de meubles possible. Une table, quatre chaises, pas de canapé. Partout, les portants ploient, les malles débordent, le peu de placards impose. Les livres recouvrent chaque pan de mur, grignotant la surface au sol, s'imposant ci et là par piles, en table d'appoint ou en colonnes. Bottes, bottines et baskets : pyramides dans l'entrée ; dans les angles de la chambre s'amoncellent les sandales, ballerines et escarpins. Une impression de capharnaüm que rien ne pourra endiguer. Image d'une boutique de seconde main, sensation d'habiter un rayon d'Emmaüs. Adélaïde savait à quoi elle s'exposait, quitter Élias,

c'était renoncer au confort, voir son niveau de vie chuter considérablement. Elle se veut seule et libre, désormais affranchie du carcan conjugal. Il est 20 h 50 et elle est bien contente d'avoir sauté le repas.

Le corps d'Adélaïde s'étend voluptueusement sur le lit de 1,20 mètre recouvert de coussins. Solitude inédite, poitrine gonflée d'ivresse. Ouverture du champ des possibles, l'avenir se fait accueillant et enfin mystérieux. Elle s'ennuyait avec Élias, chaque jour éternel recommencement. Il lui semble aujourd'hui, à ce moment précis, qu'elle a repris le contrôle, le contrôle sur sa vie, se permettant de repartir, pour de vrai, à zéro. Adélaïde jouit du silence, palpe cet instant en suspension. Elle a un peu le vertige, beaucoup d'excitation. L'inconnu lui est accessible, la voilà prête à s'y lancer.

Le mois d'août grimpe par la fenêtre, le silence est un peu moite, enveloppant, doux. Adélaïde observe ce qui sera le décor de ses mois, ou peut-être même années à venir. L'étroitesse de sa chambre la saisit au gosier. Elle se dit : Par pitié, des mois, pas des années. Aussitôt dans son crâne surgissent des scénarios permettant de la reloger. Un homme propriétaire d'un grand appartement, un homme juste locataire avec un bon garant, le numéro gagnant à l'EuroMillions. Adélaïde

se dit, pour se donner du courage : Ce n'est que transitoire et au moins j'ai la paix.

Le téléphone ne sonne pas et les réseaux sociaux sont ce soir désertés. Adélaïde déjà a besoin de parler. Elle a rarement habité seule, jamais plus de six mois, et elle était plus jeune, ça remonte à si loin, la dernière fois avant Élias, elle vivait mal la solitude, tellement mal, elle touchait le fond de la piscine, avant Élias, la dépression. Se retrouver seule avec elle-même ne constitue pas le problème, le problème c'est l'absence d'amour. Adélaïde se dit : Je vais rencontrer quelqu'un. Elle ajoute à haute voix : Quelqu'un, c'est obligé. Dans son parcours ce serait logique, puisqu'elle a toujours enchaîné. Elle se demande qui dans cette ville lui sera bientôt destiné, elle hésite à se tirer les cartes, préfère ne pas savoir tout de suite. Adélaïde redoute de céder à la panique si la réponse s'étale tristesse et solitude. Elle veut se fabriquer ce soir un beau souvenir, sa première nuit toute seule, sa seconde partie de vie, son nouveau commencement.

Adélaïde se lève et met de la musique. Elle s'est fait une playlist qu'elle a nommée *New Life*, comme le morceau de Depeche Mode qui y figure en premier. Adélaïde est très sensible à la bande-son qui accompagne sa vie, elle choisit une chanson capable d'incarner ce

moment particulier, une chanson sur laquelle va s'inscrire ce beau souvenir. *Le Premier Jour* d'Étienne Daho. Adélaïde se cale sur une chaise, son regard photographie le décor. *Rester debout mais à quel prix/Sacrifier son instinct et ses envies*. Ses yeux se heurtent aux murs de livres et à l'absence de canapé. *Mais tout peut changer aujourd'hui/Et le premier jour du reste de ta vie/C'est providentiel*. Adélaïde chante comme on prie, et l'espoir repousse les cloisons du minuscule deux-pièces. Les guirlandes et lampions scintillent, halos multicolores le long des étagères. La pénombre gomme ce qui encombre, par la fenêtre ouverte la lune vient et sourit.

Les muscles d'Adélaïde peu à peu se détendent. Les deux plus grandes causes de stress sont les séparations et les déménagements, les épreuves achevées, il lui semble que son corps a été roué de coups. Il lui reste une semaine avant de retourner au travail, elle se dit : Je serai prête, et songe à un bain chaud. Elle aimerait un rituel de purification, baignoire remplie de mousse aérienne et nacrée. Elle convoque les images de toutes les salles de bains qu'elle a eues dans sa vie. Qualité du carrelage, température, pression de l'eau. Combien d'appartements pour combien de compagnons. Ici, c'est une douche d'angle, elle se glisse dans un triangle aux parois plastifiées. Dans sa tête, ça défile, huit hommes et un mari, doubles vasques, moulures,

combien de fois du parquet. L'eau coule et elle se cogne et soudain réalise qu'elle n'a pas de savon. C'est ce dernier détail qui vient de la faire craquer. Adélaïde s'effondre dans le cercueil de plastique. Si elle ne prend pas soin d'elle, personne d'autre ne le fera.

Adélaïde ne s'est jusqu'ici que très rarement occupée seule d'elle-même. Elle s'oublie fréquemment, c'est à cause du travail. Adélaïde est attachée de presse dans l'édition. Elle est passeuse, doit convaincre les journalistes d'écrire des papiers sur les livres de son catalogue. Elle doit aussi gérer les écrivains, s'immerger dans leur univers pour le restituer au mieux. Les accompagner lors de leurs interviews, et quelquefois de leurs déplacements en librairie ou en festival. Se rendre à des cocktails littéraires. Adélaïde souvent ne sait plus qui elle est, ni parfois ce qu'elle pense, à force d'être devenue, tout le temps, la voix des autres.

Adélaïde n'a pas de famille, tout le monde est mort et elle a dû refuser à chaque fois l'héritage pour ne pas rembourser les dettes. Adélaïde n'a pas d'enfants, ça ne l'a jamais intéressée. Si elle avait eu un enfant, elle serait moins seule mais emmerdée. Adélaïde ne regrette rien, chez elle c'est une question de principe. C'est toujours elle qui change de vie, elle est moteur et non victime. Elle a confiance en son destin, se croit protégée par

Aphrodite. La déesse de l'amour ne l'a jamais lâchée, Adélaïde est sûre que très bientôt quelqu'un va venir à sa rencontre. Adélaïde a tort. Si elle tirait les cartes, elle en serait informée.

Adélaïde s'endort en oubliant son âge. Sa seconde partie de vie, elle semble l'envisager comme au temps de ses années de trentenaire ou d'étudiante. Adélaïde ignore qu'il y a bien moins d'hommes libres, elle n'y a pas pensé. Elle omet également le poids de la concurrence. Les fraîchement séparés préfèrent les femmes plus jeunes. Adélaïde sous peu sera brûlée par l'éveil.

C'est l'histoire d'une fleur bleue qu'on trempe dans de l'acide. Adélaïde Berthel, c'est une femme comme une autre. Qui, à quarante-six ans, entend sonner le glas de ses rêves de jeune fille.

Sortir ce soir

La mi-août à Paris change la ville en cimetière. Il n'y a plus un bruit, l'odeur d'asphalte brûlant fait songer au fumet d'un incinérateur. Adélaïde s'ennuie et elle est dépitée. Ses amies sont toutes en vacances, elle voudrait tant sortir ce soir mais personne pour l'accompagner. Élias était plus que casanier, ils n'avaient aucune vie sociale, jamais une fête ni un dîner. Adélaïde aspire à jouir de sa liberté. Elle a passé l'après-midi à lire dans un café, espérant sincèrement qu'elle y ferait une rencontre. Le hasard n'existe pas, alors autant s'organiser. Il va de soi que personne n'a prêté attention à une quadragénaire, même très bien habillée, attablée en terrasse. Elle a bu quatre Coca Light, fumé seize Lucky Strike, fini un roman à la mode dont elle a pensé le plus grand mal. Ces dernières vingt-quatre heures, elle n'a interagi qu'avec un serveur et une fille qui lui a demandé du feu.

Il est 19 h 30, Adélaïde est seule et pour le reste du monde, y compris sur Facebook, c'est l'heure de l'apéro. Elle songe à ses amies sur leur lieu de vacances. Judith partie en Grèce avec fille et mari. Bérangère en Ardèche dans sa maison de famille. Hermeline qui randonne quelque part dans les Alpes. Clotilde qui écrit en résidence à Rome. Adélaïde aimerait pouvoir les déranger, avouer : J'appelle au secours. Elle se contente d'envoyer un message à chacune, comme une carte postale, histoire de s'occuper. Elle écrit des mensonges pour se donner du courage. *Fière de mon nouveau chez-moi. J'adore ma nouvelle vie. New Life powah rulez. Tout se passe pour le mieux.* Elle a photographié en gros plan un détail, quelque chose de joli, le sourire en plastique d'une madone mexicaine, le renflement du tulle mauve qui lui tient lieu de rideaux. Adélaïde recevra en retour des émojis pleins de cœurs d'ici peu.

Que faire quand on est seule, où sortir à Paris quand on est une femme seule, bars de quartier ou bars d'hôtel, elle pense aux clubs branchés, aussi. Elle connaît les adresses, elle est attachée de presse et plutôt dégourdie. Mais elle le sait très bien : s'accouder au comptoir, être à l'aise dans un bar, se lier à des inconnus, elle ne pourra jamais. Quelque chose de l'ordre du blocage, enfant elle était très timide, elle a dû se faire violence pour enfin s'affirmer. Se jeter dans la foule sur une piste

de danse, s'y déhancher seulette, entrer en connivence avec les corps annexes, elle ne saura pas faire, et ses jambes se déroberont rien qu'à cette évocation. Adélaïde se demande si saoule ou défoncée elle en serait néanmoins capable, parce que ce serait quand même pratique si elle le pouvait. Elle redoute de passer sa soirée à jouer au Scrabble en ligne. La voilà qui se projette, une bouteille de sancerre ou quelques lignes après. Entre seule dans un bar, s'accoude au comptoir, commande une bière, sourit à ses voisins, engage la conversation. Même raide, c'est impossible. Et puis ça ne sert à rien. Un homme qui traîne le soir accroché au comptoir n'a pas le bon profil. Alors. Pénétrer dans le lobby, se glisser dans un fauteuil club, commander un cocktail, sourire à ses voisins, encore un autre problème. Ils sont plutôt de droite, les mecs des bars d'hôtel. Adélaïde s'inquiète, quoi faire pour ne plus être seule, où croiser à Paris des hommes susceptibles de venir à elle. Adélaïde gémit et cherche sur Internet, où les sites de rencontre s'imposent comme solution.

Adélaïde ne veut pas, Adélaïde s'entête. Elle refuse de finir produit sur catalogue. Elle admet qu'il s'agit de se lancer sur le marché, mais a observé Bérangère toute l'année sur Tinder. Bérangère la chasseuse. Le niveau du gibier, Adélaïde se dit qu'elle vaut beaucoup mieux que ça. Adélaïde a tort. Bérangère prend ce

qu'elle trouve. Adélaïde débute et est encore naïve. Très bientôt Bérangère lui confiera : Tu sais, avant c'était facile, on envoyait du lourd sans même s'en rendre compte, maintenant, ça, c'est fini. Et très bientôt la terre s'ouvrira sous ses pieds. Pour l'instant, elle rêve. Elle invente des histoires dans sa tête, des histoires qui permettent de supporter le présent. Dans l'une d'entre elles, elle sort ce soir dans un club chic et croise l'âme sœur. Il est grand, émacié, et s'appelle Vladimir. Ils se reconnaîtront et il lui sourira, ses jours se conjugueront à la deuxième personne enroulée de pluriel.

Adélaïde s'ennuie et elle n'a rien à perdre, au contraire il lui faut se débarrasser du temps, de ce temps vacant, de ce temps en trop, de ces heures dont elle ne sait que faire. Elle enclenche sa playlist, encore Étienne Daho, se douche et se maquille, fait quelques essayages devant le miroir en pied. Elle a très peu de recul au milieu des portants. Elle sautille en culotte, se cogne le petit orteil, insulte diverses mamans. Puis opte pour une robe noire, fluide, à très fines bretelles, au décolleté profond, qui lui marque la taille et s'arrête au genou. Elle s'asperge de *Poison* de Dior, l'original de 1985, pas une de ses déclinaisons sucrées pour les gamines. Puis choisit des sandales à tout petits talons. Se fait un chignon haut, met sa paire de créoles. Hésite entre une pochette et un petit sac à main. Elle ne sait pas

où elle va, opte donc pour le sac à main. Elle s'extrait de l'entrée, ferme la porte à clef et appelle l'ascenseur. Dehors, l'air est plus doux. Mais chaque respiration laisse un arrière-goût de cendres. Adélaïde s'en fout que ce soit la fin du monde. Elle marche comme on se noie, le réel n'a plus cours. Elle est dans son histoire, elle ne redoute plus rien, elle est un personnage, de sa vie l'héroïne. Elle arrête un taxi et s'entend prononcer le nom d'un club prisé.

Elle sort de la voiture dans un état de flottement. Devant la porte, la queue. Adélaïde s'allume d'abord une cigarette pour se donner une contenance. Les gens sont tous en groupe, les gens sont tous en couple. Adélaïde dégainé aussitôt son portable et feint de communiquer. Elle voudrait que son corps leur raconte une histoire, à ces gens qui pourtant ne la regardent pas. Quelqu'un va la rejoindre, ou elle rejoint quelqu'un. Adélaïde dit ça au physio de la boîte qui ne lui demande rien : Je vais rejoindre quelqu'un. Ça devient son scénario. Elle descend l'escalier, fouille la foule des yeux. Traverse la piste de danse, arpente lentement le bar. Puis ressort son portable, écrit des SMS qu'elle efface aussitôt, prend un air agacé, attend d'être accostée, elle veut s'entendre dire : S'il ne vient pas, tant pis, il n'en vaut pas la peine. Adélaïde regarde les hommes, les trois quarts sont bien plus jeunes qu'elle. Adélaïde

regarde les femmes, elles ont trente ans et sont plus belles. Elle commande un gin tonic au bar et ne sait pas quoi faire. À cet instant précis, elle a envie de mourir. Elle repère un quadra, il a de la bedaine, elle pense avoir ses chances, elle est plus jolie que lui. Elle s'approche et se pose dans son champ de vision. Il ne se passe rien, son regard la transperce. Adélaïde découvre l'invisibilité de la femme de cinquante ans, avec un peu d'avance. À cet instant précis, elle se sent déjà morte, elle commande en zombie un deuxième gin tonic, le boit sans s'en rendre compte, enchaîne sur le troisième. Le DJ joue New Order, Adélaïde s'en va danser sur *Blue Monday* afin de vérifier si elle est devenue socialement un fantôme, sur le marché de l'amour, de la viande avariée.

Elle entre sur la piste le plus gracieusement possible, affiche le sourire d'une fille en train de s'amuser. Les années 80 sont redevenues à la mode, et c'est son truc à elle, les années 80. Elle se force moins que prévu, d'autant plus qu'elle est ivre. Elle ne tient pas l'alcool, depuis son premier Malibu elle vomit au quatrième verre, quel que soit son contenu. Elle n'a pas compté, mais son ventre se fera citrouille, un verre de plus et en plein bal se retournera son estomac. Elle se déhanche en rythme, ses avant-bras serpentent. Elle s'efforce d'établir un contact, de plonger ses pupilles dans celles

des autres danseurs. Seules deux jeunes femmes soutiennent son regard. Elle observe les corps qui s'agitent autour d'elle. Aucun d'entre eux ne l'attire, mis à part un grand brun à qui le nez aquilin donne un air de Vladimir. Adélaïde y croit, le hasard n'existe pas, elle s'est organisée. Le morceau dure sept minutes, Adélaïde le sait. Elle tente un rapprochement, fait un trop grand mouvement, en perd presque l'équilibre. Elle a envie de rire mais personne ne l'a remarquée. Personne, y compris Vladimir. Elle se reprend, s'accroche, suit les synthétiseurs. Vladimir quitte la piste, le morceau n'est pas fini. Adélaïde alors va vers lui et lui parle, elle n'en revient pas elle-même, le culot dont on fait preuve quand on est héroïne. Il va de soi qu'elle est en sueur et sent le gin. Qu'importe. Il répond, ils se parlent, ou plus exactement ils hurlent : Tu viens souvent ici, La musique est pas mal, T'as dit quoi, Tu veux boire quelque chose. Tu veux boire quelque chose, c'est Adélaïde qui pose la question. Vladimir n'entend pas. Adélaïde répète. Vladimir ne répond pas. Il ne la reconnaît pas. Vladimir ne sourit pas, il est déjà parti. Le cœur d'Adélaïde se remplit d'une honte épaisse. Elle en reste statufiée, tandis que son cœur déborde. La honte se répand, acide et glutineuse, bientôt tous ses organes se retrouvent liquéfiés.

Une femme avec personne dedans
Seuil, 2012
et « *Points* » n° 3114

Perceptions
avec *Ophélie Klere et François Alary*
Joca Seria, 2013

Où le sang nous appelle
avec *Daniel Schneidermann*
Seuil, 2013

Vous aimez beaucoup voyager
avec *Ophélie Klere et François Alary*
Éditions du Cimetière, 2015

Alienare
en collaboration avec *Franck Dion et Sophie Couronne*
Seuil, 2015

Les Sorcières de la République
Seuil, 2016
et « *Points* » n° 4996

Mes bien chères sœurs
Seuil, 2019
et « *Points* » n° 5139